Extrait_La femme promise

Jean Rouaud

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

JEAN ROUAUD

LA FEMME PROMISE

roman

nrf

GALLIMARD

JEAN ROUAUD

LA FEMME PROMISE

roman

nrf

GALLIMARD

JEAN ROUAUD

LA FEMME PROMISE

roman



GALLIMARD

Table des matières

- **1**
- **2**
- **3**
- **4**
- **5**

Est vicié ce qui est fait sans amour.

Wladimir Jankélévitch

Oui, sans doute as-tu raison. Du moins on aimerait tellement le croire, n'est-ce pas ? Ça nous rassurerait de penser que le meilleur du monde serait une victoire permanente sur le mal, de voir le mal en éternel mauvais perdant, toujours terrassé comme un vulgaire dragon par le moindre geste d'amour, rageant de se faire avoir par une caresse légère du revers de la main, par une ligne pleine d'allant tracée du bout de l'index, par un petit pas sautillant sous une pluie rêveuse, par un regard qui se baisse devant la désirée, par une fleur offerte ou le sifflement impromptu repris d'un chant d'oiseau. Pauvre mal n'ayant à proposer dans sa boutique que les mêmes articles corrompus à base de chaos et de désolation, que ces mêmes manuels à martyriser la vie et à la détruire. Malheureux, le mal. Quelle pitié pour lui de n'avoir rien d'autre à donner que cette poignée, jetée à plein vent, de désespérance. Serait-il à l'origine de toute chose, serait-il l'indépassable horizon de toute chose, l'onde fossile de la première seconde de l'univers ne nous renverrait que son ricanement sardonique, comme dans ces atroces séries télévisées où les rires sont préenregistrés. Nous serions cernés exclusivement d'images blessantes, jamais de reposoirs pour nos yeux, jamais de baumes pour notre mélancolie, jamais de chants pour nous élever au-dessus de nos vies.

On aurait beau fermer nos paupières, nous serions en permanence agressés par une danse des sabres, on aurait beau se pincer le nez, nous serions envahis par une odeur de putréfaction, on aurait beau se boucher les oreilles, nous serions assourdis par les cris de douleur. Ce qui signifie que la charité ne serait pas de ce monde, ni la beauté ni la consolation, qui sont les autres visages de l'amour. Et bien sûr, jamais de paix pour nos esprits harassés, harcelés, bousculés. Au lieu qu'ici, cette sorte d'ivresse joyeuse. Car on ne m'ôtera pas de la tête que nous sommes devant l'expression de la joie la plus pure.

Souvent, en posant les yeux sur tel ou tel détail, je me surprends à sourire, et du coup je les vois sourire aussi quand l'un, après avoir lancé son geste fulgurant, se retourne et qu'il découvre son compagnon, le visage imperceptiblement illuminé, comme déployé, qui hoche la tête, sans même s'en rendre compte, dans un signe d'assentiment qui est un assentiment à cet instant inouï de la révélation, à la révélation elle-même, oui, tu as bien fait, dit cette approbation, oui, avec beaucoup d'attention, beaucoup de compréhension, beaucoup de délicatesse et de force, tu as aidé le monde à accoucher de son meilleur, oui, tu lui as appris qu'il n'était pas seulement cet espace de sauvagerie qui nous impose pour notre survie un combat de chaque jour, de chaque nuit, une lutte de tous les instants, mais qu'il avait aussi, ce grand corps brutal de la terre, autre chose à donner. Quoi ? Ce qui justement ne lui était pas donné. L'insoupçonnable en lui. Ce que

de lui-même il ne pouvait approcher que par l'ombre que découpe un corps dans son dos quand celui-là s'avance vers le soleil, ou, à son insu, par le jeu des nuages et des rochers qui se donnent parfois de faux airs de bestiaire, mais bien incapable, le monde, au-delà d'une courbure de la roche pouvant suggérer l'encolure d'un fauve, ou la masse protubérante d'un cumulus une silhouette animale, de pousser plus loin son jeu des ressemblances avec ses créatures. Au lieu qu'ici, n'est-ce pas ? Demandez et vous recevrez.

Le monde jusque-là avait vécu des millions d'années sans se douter qu'il était capable de faire surgir un double joyeux de lui-même. Il a fallu cette rencontre, non pas au sommet, mais dans le très profond de la terre, pour que ce miracle de vie se reproduise à volonté. Si l'homme n'apparaît pas, cet homme-là pareil à nous, se posant les mêmes questions que nous, la Terre continuerait de tourner stupidement autour du Soleil, livrée à la fureur des climats et des rayons cosmiques. Comme une vulgaire planète avec sa masse de carbone, de fer et d'eau. Au lieu que, depuis trente mille ans, elle est la grande tatouée de l'univers, la belle parée, l'unique, exhibant dans ses flancs, incisée dans sa roche, toute une ménagerie fabuleuse. Sans doute as-tu raison, ma petite fille.

Mais déjà nous voyons que la petite fille n'est pas une petite fille. Même si au vrai nous voyons peu. La scène est plongée dans une quasi-pénombre, éclairée par cette lampe reliée à une batterie, que l'homme soulève pour la porter à la hauteur de ce qu'il veut montrer sur la paroi, mettant du coup sa dite petite fille dans un halo ombreux, dont nous ne percevons que le profil. Et sans doute que cela suffirait à l'auteur, qui se lancerait aussitôt dans la description de cette moitié de visage de femme, reprenant peut-être les mêmes termes que lors d'une précédente histoire où il s'était appliqué à décrire minutieusement une photographie, partant de la racine des cheveux, qu'elle semble avoir sombres et taillés plutôt court, pour dévaler jusqu'à la naissance des seins. Mais, quand bien même ladite petite fille ressemblerait à la femme de la photographie, l'auteur nous abuserait, et il devrait attendre pour découvrir la naissance des seins, car on perçoit que ladite petite fille porte un col roulé, vraisemblablement noir, montant haut, qui enveloppe un cou gracile et long, légèrement incliné de trois quarts, témoignant d'une écoute attentive aux paroles de l'homme âgé.

Car lui qui parle, qui s'écoute parler peut-être — mais non, c'est injuste, visiblement il essaie de produire une parole en phase avec la solennité du lieu, une parole qui ne souille pas, qui ne détériore pas, comme souvent ces logorrhées se drapant dans leur propre insignifiance, une parole en écho, rendant hommage à ce surgissement de la beauté —, cet homme nous le découvrons dans la crudité de l'éclairage en plongée qui rase son visage, en accentue les rides, en creuse les traits qui s'emplissent d'ombres, tandis que les lignes saillantes sont mises en lumière comme une ligne de crête sous les rayons d'un soleil levant, de sorte qu'on voit se découper en transparence la forme même de son crâne, lequel est simplement recouvert d'une peau parcheminée surmontée d'une chevelure

blanche résiduelle coiffée en arrière, brillant comme des filaments d'or, comme s'il n'était pas besoin d'une radiographie pour lire que cet homme vivant porte en lui son cadavre.

La voix est voilée, la gorge éraillée d'avoir trop longtemps été habituée à filtrer la fumée des cigarettes. Tout à l'heure, ladite petite fille, ne pouvant masquer son étonnement, a fait remarquer à cet homme : Tu fumes ici ? Alors qu'elle avait noté la présence insolite d'un cendrier posé sur un entablement rocheux à une longueur de bras. À quoi l'homme avait répondu qu'il était le seul à connaître ce lieu pour l'avoir sinon découvert, du moins redécouvert, et que l'endroit avait été jadis enfumé s'il en juge par ces bavures charbonneuses qui indiquent qu'on n'hésitait pas à moucher les torches contre la paroi. Même si les torches du marquis pouvaient aussi en être la cause. Ce qui n'était pas forcément mauvais pour l'endroit toujours à la merci des bactéries. La fumée a ce pouvoir de purifier, d'éliminer les parasites.

On avait ainsi fait une expérience cruelle au Tibet. Cruelle pour nos rationalistes à tous crins. Comme le chauffage contribue au déboisement des pentes de l'Himalaya, et que les fours existants enfumaient les abris avec un rendement déplorable, des ethnologues avaient convaincu les villageois d'adopter des fours plus adéquats, qu'ils pouvaient fabriquer eux-mêmes, ce qui ne les entraînait à aucune dépense, donc une opération parfaite, ne pas voir l'hydre consumériste derrière cette bonne action, et de fait ces fours nouveaux réalisés à partir des plans de nos experts en cuisson ne fumaient plus, simplement de ce moment la vermine revint se nicher dans les misérables abris, rendant la vie de ses habitants bien plus détestable que lorsqu'ils vivaient dans la fumée, si bien qu'ils ressortirent leurs anciens fours insecticides, ce qui les oblige à glaner leur bois de plus en plus loin, ce qui provoque, cette déforestation, l'eau n'étant plus retenue sur les pentes par rien, d'immenses inondations en Inde, mais c'est une autre histoire, au moins la vermine ne démange plus nos Tibétains.

Ce qui devait valoir aussi pour nos ancêtres, confrontés comme dans le Grand Nord à des nuées d'insectes lors de la brusque apparition des chaudes journées de l'été après des mois et des mois d'un climat sibérien. Et l'homme offre une cigarette à ladite petite fille qui hésite puis finalement tend la main vers le paquet, avant de se pencher pour approcher sa cigarette de la flamme jaillie du briquet au creux de la main de l'homme. Si on nous voyait, on se ferait lyncher, dit-elle, en lançant sa fumée vers le sol.

Mais pas d'inquiétude, on ne lynchera personne, et ce n'est évidemment pas une petite fille que l'on incite à s'intoxiquer à la nicotine. Dans le rougeoiement de la flamme on a découvert un beau visage. Traits réguliers, d'un aspect un peu sévère, mais peut-être est-ce dû à cette attention précautionneuse au moment d'allumer la cigarette, pommettes hautes, faisceaux de petites rides au coin des yeux, paupières plissées pour éviter la fumée. L'auteur a certainement une idée sur son

âge, qui a l'habitude de fabriquer de fausses cartes d'identité à la chaîne, mais le mieux est d'attendre qu'elle nous le révèle elle-même. Sans doute approche-t-elle de la quarantaine. De toute manière, on est très loin de l'enfance. Alors cette façon de dire « ma petite fille », ce ne peut être que la parole tendre d'un père pour qui les années ne comptent pas, les condamnant à un surplace définitif.

« Ma petite fille », depuis la toute première apparition, lorsque le petit corps braillant et enveloppé d'une serviette a été remis dans les bras de celui qui a été sommé à ce moment-là de s'inventer instantanément père, qui va s'appliquer empiriquement à le devenir, « ma petite fille » sur la table à langer, « ma petite fille » avalant sa dose mesurée de lait, « ma petite fille » invitée à trouver le sommeil au son d'une musique métallique, « ma petite fille » qui sort de son beau réveil sous la pression d'un baiser, « ma petite fille » vacillante sur ses jambes et s'avançant courageusement en direction des bras qui s'apprêtent à la recevoir, « ma petite fille » s'appliquant douloureusement à reconnaître les lettres d'un abécédaire, « ma petite fille » repris depuis des milliers de fois, se moquant du temps qui passe, de la taille qui s'allonge, de la poitrine qui s'arrondit, de l'enfant aux poupées devenue femme, de la femme aimée, aimante. « Ma petite fille », pour toujours.

Ce que dit aussi cette façon qu'il a eue de rebondir avec beaucoup de sérieux sur la citation qu'elle a jetée au milieu de leur discussion comme un pavé dans la mare : « Est vicié ce qui est fait sans amour. » Pardon ? À brûle-pourpoint, il ne serait pas illégitime de se demander ce que ce genre d'aphorisme vient faire ici. Pour le moins déplacé, tombant comme un cheveu dans la soupe. Devant n'importe qui d'autre, il se serait contenté de hausser les épaules, mais qu'est-ce que c'est que ce pédant ? De quoi parle-t-il ? Il confond tout, n'y entend rien, comme si nous étions ici dans une chambre d'amour, alors que, selon toute probabilité, il s'agit d'une chambre mortuaire.

Mais venant d'elle il a aussitôt considéré cette proposition troublante et promené sa lampe sur quelques figures qui se sont alors détachées de la paroi, comme si sa réflexion élaborée au cours des longs tête-à-tête avec ces formes de jadis s'en trouvait modifiée. Et si sa grande petite fille disait juste ? Il n'est pas dans ses habitudes de parler au hasard. Il lui rappelle qu'il lui arrivait, enfant, de rester des heures à dessiner, sans un mot, parfaitement concentrée, comme insensible aux bruissements de la vie autour d'elle, aux éclats de voix qui l'invitaient pour la énième fois à lever le nez de son ouvrage pour passer à table. Alors, oui, sans doute as-tu raison, peut-être est-ce cette démonstration d'amour qui me retient ici et me pousse à y revenir encore et encore.

Combien de temps depuis la première fois que je t'ai amenée ici, et que je t'ai fait promettre de garder le secret, de ne dévoiler à personne ni l'endroit ni son contenu ? Ce devait rester entre nous. Quel âge avaistu ? Douze ans, treize ans ? Oui, sans doute avait-elle raison. Et maintenant il y passait le plus clair de son

temps. Et temps clair, dans cette chambre obscure, c'est une façon de parler, n'est-ce pas ? Mais j'ai fini par m'habituer à sa pénombre. Ma batterie a une autonomie de trois heures, et souvent je baisse le potentiomètre pour augmenter mon temps de présence en ne laissant subsister qu'une maigre lueur qui ne me permet même pas de prendre des notes. D'ailleurs, des notes, je n'en prends pratiquement plus. Pour qui ? Pour quoi ? Pour moi, souffle-t-elle.

Mais pour ce qui est de la lumière, je crois qu'ils n'y voyaient pas beaucoup, non plus, nos anciens. J'ai fait un essai avec une brindille de genévrier plongée dans de la graisse de bœuf. C'était leur mode d'éclairage, celui qui fumait le moins, ce qui veut dire qu'avant de tester la bonne solution ils avaient dû maintes fois sortir de leurs ateliers souterrains en se raclant la gorge, qu'ils avaient tout essayé, tout ce qui pouvait brûler à petit feu, jusqu'à s'arrêter à ces buissons de genièvre dont ils avaient déjà goûté les baies. Mais la lumière en est filiforme et, à moins d'installer des dizaines de photophores, il est impossible d'avoir une vision d'ensemble du panneau central, par exemple. Et pourtant il est entièrement composé. C'est peut-être le plus beau que je connaisse. Regarde. Oui, sans doute as-tu raison. Un monument d'amour.

Et la lampe tenue au bout du bras levé éclaire un cervidé de la taille d'une jeune biche, serti d'un trait noir moucheté, aux pattes d'une finesse exquise, dont les sabots sont escamotés, comme s'ils étaient enfouis dans l'herbe rase ou la mousse de cette sorte de toundra qui accueillait alors les hardes paléolithiques. L'animal est à l'arrêt. Quand le faisceau lumineux suit la courbure supérieure de son dos jusqu'à l'encolure, il semble décapité mais, en fait, la ligne, au lieu de s'élever vers le haut du crâne, invite à un retour sur elle-même. La tête allongée, dépourvue de ramure, à quoi l'on reconnaît un jeune ou une femelle, à la joue en croissant de lune, est repliée sur son flanc. L'œil est ouvert, en amande, mais vide, privé d'iris, la paupière ourlée, presque maquillée. Du museau effilé où le naseau est suggéré par une virgule incurvée, sort une langue légèrement distordue, dont on constate qu'elle lèche une incision dans le flanc, un simple trait noir de quelques centimètres qui se contente en fait de surligner une fissure, une boutonnière naturelle dans la roche, comme si l'animal avait été dessiné autour de cette blessure originelle, comme s'il se préparait à y plonger pour réintégrer la Terre mère, comme s'il reconnaissait dans cette fissure vulvaire l'entrée d'un autre monde. Boucle bouclée. Après ce petit détour par la vie, l'esprit de l'animal réintègre sa matrice, d'où peut-être, par une autre fissure, il ressortira sous une autre forme.

Le mouvement de la biche léchant sa plaie est si gracieux, qu'observant le tableau on se surprend à tenter une torsion semblable du cou, non pas comme un exercice de gymnastique destiné à vérifier la souplesse des articulations cervicales, mais en veillant à y mettre le plus d'élégance possible, sorte de révérence à la fois devant le génie créateur et ce courant de forces obscures qui irrigue le monde. Pour mieux saisir la beauté du tableau, la femme s'est levée de son banc de roche,

sa longue silhouette sombre accentuée par un pantalon fuseau s'est avancée de quelques pas jusqu'à coller son épaule à l'épaule de son père, lequel promène en un lent travelling le faisceau de la lampe sur les lignes charbonneuses, reproduisant à vingt mille ans d'écart le geste fondateur, comme s'il l'accompagnait, comme si en accélérant le mouvement il allait rattraper la main sûre d'elle-même qui reproduit l'animal blessé.

Regarde, dit-il, aucun repentir, aucun dérapage, aucune reprise, le trait progresse avec une insolence légère, oui, tu as raison, comme une sorte de caresse amoureuse. L'artiste ne travaille pas de mémoire, il n'a pas en tête ce moment où, après une chasse peut-être, une biche blessée par une pointe de flèche s'est retournée sur elle-même pour tenter de cautériser de sa salive sa plaie. Il n'est pas un quelconque Oudry à qui de prestigieux veneurs ont demandé de garnir leurs salons de tableaux de chasse fantastiques.

Je me rappelle que, dans ma thèse, j'avais développé cette idée que les tableaux de Jean-Baptiste Oudry ou d'autres peintres animaliers de cette période, comme Desportes, mettant en scène une curée, un cerf chargé et agrippé par les chiens plantant leurs crocs dans ses flancs, étaient sans doute une métaphore de la cour et de ses mœurs, le cerf couronné, à qui toute la meute entend faire un sort, qu'elle n'a de cesse de mener à l'hallali, renvoyant au prince. Ainsi toute scène de chasse mise en scène par le prince lui-même devient un exercice cathartique pour calmer les ardeurs des courtisans, leur rage et leurs frustrations. La mise à mort du chef d'une harde régnant sur son harem de femelles, mettant au pas les jeunes excités qui convoitent son pouvoir, est un bon moyen de détourner la fureur des prétendants, leur envie de meurtre sur le prince. La Fronde est encore dans tous les esprits. En clair la mort du cerf est un régicide symbolique et prémonitoire. Et quand on connaît l'état et les mœurs de la cour à la fin du règne de Louis XIV et encore sous Louis XV, et le rôle des chasses royales, on imagine la portée inconsciente de ces images. Cela dit, il s'était quand même trouvé un membre du jury pour me lancer, vous vous égarez, jeune homme, puis-je vous rappeler que votre docteur Freud n'a, à ma connaissance, et mes éminents collègues ne me contrediront pas, jamais figuré parmi les médecins du roi ? Ce qui avait bien entendu fait beaucoup rire la maigre assistance. Mais rien de tel ici. L'animal blessé ne figure pas au tableau de chasse du grand cador.

Et ladite petite fille, l'interrompant, posant affectueusement son coude sur l'épaule de l'homme : Tu as dit grand cador ? Oui, comme ça, pour dire le chef. Non, pas comme ça, dit-elle, je crois savoir d'où ça vient. Ah oui ? Oui, on le trouve dans cette histoire que j'ai lue, d'un petit avorton rabroué par tout le groupe et qui, écoutant le récit du conteur le soir autour du feu, invente le dessin en promenant son doigt sur le sable.

J'ai rencontré l'auteur, dit l'homme, dans un séminaire sur l'art paléolithique. Le petit tordu qui en impose aux grands chefs avec ses dessins. L'art, sans coup férir,

plus fort que la force.

Et alors ?

Alors, ce n'est pas un spécialiste. Il en sait aussi long que n'importe qui ayant lu trois livres sur le sujet. Mais ses propos fantaisistes contrastaient avec les interventions des grands pontes qui mesurent chaque mot, déminant soigneusement le terrain devant eux de manière à ne pas être pris en flagrant délit d'affabulation. Ce qui entraînerait une mise en quarantaine immédiate, après quoi ils pourraient dire adieu à tout espoir de poste. Pourtant ils n'en pensent pas moins. J'en connais de très prestigieux qui, devant moi, loin de la tribune, se sont soudain autorisés à donner une interprétation personnelle, à élaborer une pensée flottante, sans appui scientifique, presque rêveuse, à poser la question du sens et à tenter d'y apporter des réponses. Non pas, comment ont-ils fait — maintenant on sait à peu près tout de la taille des silex, des différentes techniques de peinture et de gravure, des matériaux utilisés, des colorants et des fixateurs —, mais pourquoi, à quoi ça rimait pour eux, ces graffitis luxueux dans les entrailles de la terre, littéralement qu'est-ce que ça leur disait ?

Ce que tentait d'expliquer l'auteur, c'est que la poésie est un mode de connaissance du monde, qu'il n'y a pas de monde sans poésie, que le monde s'est structuré autour de ces faits poétiques que sont, entre autres, le récit et le dessin, que le monde vient de là. Et donc que la poésie, c'est du sens. Mais elle reste un très gros mot dans les milieux scientifiques. Le rapprochement insolite de deux images n'a pas bonne presse chez nos intraitables raisonneurs. C'est André Breton qui disait pourtant que le mot le plus exaltant dont nous disposions est le mot comme.

Je me suis sentie comme l'avorton.

Toi, ma belle petite fille, toi en avorton ?

Ouvre les yeux, dit-elle.

Et lui : Où en es-tu ? Tu ne m'as pas parlé de ton travail.

Et, comme si elle tirait pour elle-même la conclusion de sa proposition initiale : Vicié, dit-elle.

Et lui, d'une voix embarrassée : La prochaine fois, est-ce que tu accepterais de venir avec tes papiers à dessin et tes fusains, et de faire un relevé des figures ?



GALLIMARD
5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris

www.gallimard.fr

© Editions Gallimard, 2008.

Normalement, voir débarquer un homme en tenue de plongeur sous-marin, encadré comme un prévenu, dans une gendarmerie de Basse-Normandie, inciterait plutôt à la méfiance. Seulement voilà, la normalité, le plongeur qui a tout perdu et la jeune femme venue déposer plainte pour le cambriolage de sa demeure en ont visiblement fait le tour. Que le sort se soit ainsi acharné sur eux, c'est sans doute à leurs yeux un signal d'alerte, l'occasion d'affronter enfin les ombres du passé.

Le passé, pour Daniel, chercheur en physique nucléaire, c'est une enfance orpheline désastreuse, entre un réparateur de cycles mutique et une grand-mère comateuse. Pour Mariana, artiste plasticienne, qu'on pourrait dire de bonne famille si son grand-père collaborateur n'avait été exécuté par la Résistance, c'est un désir de création dont elle semble aujourd'hui douter.

Mais il y a l'éblouissement de la rencontre, mais il y a le père de Mariana, enfermé dans sa grotte qui attend de la contemplation des fresques paléolithiques la révélation de son identité, mais il y a madame Moineau et ses institutions à l'emporte-pièce, mais il y a ce portrait inachevé qu'il va bien falloir faire parler, mais il y a l'auteur qui poursuit un rêve semblable, et à qui cette même Mariana aurait demandé quelques lignes pour sa prochaine exposition.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA DÉSINCARNATION (« Folio », *nº 3769*. Édition revue).

L'INVENTION DE L'AUTEUR, *roman* (« Folio », nº 4241).

L'IMITATION DU BONHEUR, *roman*. Grand Prix littéraire de Saint-Émilion Pomerol-Fronsac 2006 (« Folio », *nº 4590*).

PRÉHISTOIRES.

LA FIANCÉE JUIVE.

Aux Éditions de Minuit

LES CHAMPS D'HONNEUR, *roman*.

DES HOMMES ILLUSTRES, *roman.*

LE MONDE À PEU PRÈS, *roman*.

POUR VOS CADEAUX, *roman*.

SUR LA SCÈNE COMME AU CIEL, *roman*.

LES TRÈS RICHES HEURES, *théâtre*.

Flohic Éditions

LE PALÉO-CIRCUS.

Cité des Sciences/Somogy

ROMAN-CITÉ *dans* PROMENADE À LA VILLETTE.

Éditions du Seuil

CARNAC OU LE PRINCE DES LIGNES. *Illustrations de Nathalie Novi.*

Éditions Actes Sud

LES CORPS INFINIS (*sur des peintures de Pierre-Marie Brisson*).

Aux Éditions Albin Michel

LA BELLE AU LÉZARD DANS SON CADRE DORÉ.

Aux Éditions des Impressions Nouvelles

LA FUITE EN CHINE, *théâtre*.

Aux Éditions Casterman

LES CHAMPS D'HONNEUR, *bande dessinée*. En collaboration avec Denis Deprez.

MOBY DICK, *bande dessinée.* En collaboration avec Denis Deprez.

Cette édition électronique du livre *LA FEMME PROMISE* de *JEAN ROUAUD* a été réalisée le 21/01/2009 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2008 (ISBN : 9782070123636)
Code Sodis : N02412 - ISBN : 9782072024122

Le Format epub a été préparé par ePagine / Isako
www.epagine.fr / www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage
Achevé d'imprimer en décembre 2008
ISBN 978-2-07-012363-6 / Imprimé en France.
162957